

Anthropocène et migration

28 juillet 2022
par Romain Couillet

Dans l'imaginaire populaire, largement véhiculé par les courants d'extrême droite et non démenti par un gouvernement devenu complice dans l'inaction, les migrants seraient en quête d'un monde meilleur, d'un Eldorado occidental qu'ils ne sauraient implémenter par elle·ux-mêmes dans leur pays d'origine. Cet imaginaire alimente un spectre de sous-entendus (les migrants n'auraient pas le courage d'entreprendre dans leur pays et chercheraient un repli vers une vie facile, de sorte qu'il s'agirait pour l'Occident de les éduquer et leur fournir les biens et services qu'ils ne sont pas en mesure de produire localement) totalement aveugle à une histoire coloniale de soumission et oppression des peuples, d'appropriation, extraction et transformation irréversible de leurs sols et, en définitive, de dépossession brutale de l'*habiter* et l'*être-au-monde*. La réalité est que le migrant quitte sa Terre lorsqu'elle ou il ne l'habite plus, lorsqu'elle ou il est « mort·e à l'intérieur » pour reprendre les termes de Dan C., migrant guinéen dont j'ai eu l'occasion de recueillir le témoignage bouleversant¹, ou, de manière plus prosaïque, lorsque la Terre ne peut plus assurer sa survie².

Une écologie décoloniale

Dans *Une écologie décoloniale*, Malcolm Ferdinand souligne que l'Anthropocène, l'ère géologique actuelle au cours de laquelle Homo Sapiens a transformé les dynamiques géo-biophysiques de la planète, est avant tout une « Négrocène ». Par *négro*, Ferdinand comprend l'ensemble des êtres vivants, humains et autres qu'humains, placés sous le joug de la civilisation occidentale. Ferdinand s'appuie notamment sur la colonisation caribéenne et le commerce triangulaire comme point d'ancrage à la révolution Négrocène : à cette époque, les peuples d'Afrique noire sont extraits violemment de leur terre, de leur attache au monde, et envoyés « dans la cale du monde », que Ferdinand utilise comme une métaphore de cet espace-temps à la fois physique et psychologique où la vie n'a plus cours, où effectivement les esclaves sont « mort·es à l'intérieur ». Ces mort·es-vivant·es issu·es de la cale du monde sont placé·es sous la domination d'un maître négrier blanc qui les dépouille de tous les droits qui définissent leur humanité, à commencer par le droit de disposer de leur corps (travail forcé), le droit d'« habiter le monde » (aucune terre ne leur appartient), ainsi

1 À l'occasion d'un séminaire du "Forum International pour le Bien-Vivre" de 2022 portant sur les migrations, Dan C. nous explique son parcours. La dictature répressive guinéenne laisse les habitant·es dépossédé·es de toute liberté physique et morale et ce sous l'insupportable et omniprésente pression coloniale des « blancs » (dans la culture des sols guinéens qui empêche une culture vivrière locale et autonome au service de la marchandisation occidentale). Quitter légalement le pays pour l'Europe est pourtant impossible, du fait du verrouillage fort des ambassades européennes, tandis qu'à l'inverse « nom, prénom et numéro de vol » suffisent aux touristes européen·nes à assouvir leur besoin d'évasion africaine. La seule voie possible, au risque d'une mort physique dérisoire devant la mort psychologique actée, est la migration illégale, par le biais de passeurs et des multiples mafias qui entraîneront Dan C. des geôles de Lybie où les femmes sont violées chaque jour et les hommes laissés pour morts (par dénutrition) s'ils ne peuvent s'acquitter d'une redevance quotidienne jusqu'au jour de leur traversée de la Méditerranée, puis de Lampedusa aux champs mafieux de Naples où il sera soumis au travail forcé de la terre, et battu à chaque fois qu'il prend quelques secondes pour se reposer (on parle bien de l'Europe ici !). L'arrivée en France n'est en rien salvatrice, elle reste déchirante, parce que toujours inhospitalière et loin de la terre de naissance quittée pour fuir l'enfer. Aujourd'hui en formation avec un statut d'étudiant, ses jours d'autorisation légale à résider (je n'utilise volontairement pas ici le mot « habiter ») sur le territoire français sont comptés.

2 Rappelons, pour bien illustrer le propos et évacuer définitivement toute allégation de déresponsabilisation géopolitique interne des peuples qui n'auraient selon certain·es qu'à se « débrouiller seuls » (voir par exemple le long entretien de M. Zemmour pour la chaîne *Thinkerview*), qu'au-delà d'une température de 35°C au *thermomètre mouillé* (c'est-à-dire en intégrant le niveau d'humidité ambiant), Homo Sapiens meurt en quelques jours: le GIEC a récemment évoqué que le Yémen et le sud du Pakistan subissent d'ores et déjà de tels niveaux de température une partie de l'année et sont de fait devenus des espaces inadaptes à la vie.

que le droit au lien à la « Terre mère » (on les conduit à être les auteurs de la destruction et de l'assujettissement de la Terre à la plantation). Le reste du vivant subit les mêmes offensives de la main, bien visible, de l'Occident : les brûlis et déforestations sont autant d'actes d'écocides massifs et de désappropriation de la Terre aux animaux et végétaux survivants. Tous se rejoignent dans la cale du monde.

Sous le prisme de la Négrocène, le « néocolonialisme », qui supposerait une rupture entre une époque coloniale médiévale inhumaine et un monde moderne de croissance vertueuse et d'entraide entre les peuples mais responsable *malgré lui* d'une réémergence de l'assujettissement des pays du Sud par l'Occident, n'a aucune substance. La discontinuité entre colonialisme et néocolonialisme n'a en réalité jamais eu lieu. Si on se concentre sur l'espèce humaine, l'abolition de l'esclavage a simplement marqué la fin de l'intérêt économique d'une source d'énergie métabolique disponible (produite par les muscles des esclaves) mais peu rentable (au prix de l'alimentation des esclaves et sujette à leur révolte) favorablement remplacée par un charbon à la concentration énergétique massive, largement disponible et peu cher³ ; il ne s'agit en rien d'une décision structurellement philanthropique. Comme le rappelle Ferdinand, les pays colonisateurs ont d'ailleurs souvent bénéficié d'une fin de l'esclavagisme devenue début du *travail libre* des plantations du colonisateur, obtenue au prix du statu quo de l'habiter colonial et de la domination occidentale. En témoigne le nombre d'états considérés *défaillants*, c'est-à-dire dont les conditions de vie (hydrique, alimentaire, sécuritaire et, *in fine*, politique) ont été irréversiblement anéanties par les pressions coloniale et environnementale, qui est passé de 7 en 2005 à 16 en 2015, ainsi que les seuils de criticité des conditions de vie de la majeure partie de l'humanité qui ne font qu'augmenter ; le GIEC estime à ce titre que 3 milliards d'humains vivent d'ores et déjà dans des conditions insoutenables, et que jusqu'à 2 milliards d'humains seront conduits à se déplacer d'ici à 2050. Si on occulte le cas particulier de l'humain, le colonialisme de la Négrocène ne s'est jamais arrêté et n'a au contraire eu de cesse de s'imposer et de croître de manière géométrique (c'est-à-dire exponentiellement) à mesure que l'énergie à disposition de l'Occident (charbon puis pétrole, gaz, uranium) a transformé profondément et irréversiblement les milieux. Les énergies fossiles nourrissent en effet des technologies essentiellement mortifères pour le vivant : les plus évidentes sont les abatteuses-ébrancheuses de la déforestation accélérée ou les godets-excavateurs des mines ouvertes de charbon allemandes (les machines les plus imposantes jamais construites), mais il en va de même, bien plus insidieusement⁴, de toutes les technologies modernes, du smartphone aux outils de la chirurgie de précision entièrement digitalisés, qui reposent tous sur l'extraction minière polluante, extractive et destructrice des écosystèmes de plus de 50 métaux dont de nombreuses terres rares. La modernité piétine inlassablement et avec une intensité croissante l'ensemble du vivant : humain, dont on s'offusque poliment, et non-humain, qu'on ignore totalement. Ces quarante dernières années auront vu l'extinction de 68 % des vertébrés (de l'ensemble de la masse des mammifères, il reste aujourd'hui 4 % d'animaux sauvages, dont les comités de chasseurs se proposent au passage de « réguler » la reproduction, les 96 % restant étant le poids cumulé de 36 % d'humains et 60 % d'animaux dits d'élevage), et de vraisemblablement beaucoup plus d'insectes : cette 6^e extinction de

3 Pour l'exploitant capitaliste, l'extraction du charbon pose aussi son lot de problèmes sociaux (syndicalisation, grèves, révoltes) que l'avènement du pétrole viendra ensuite régler.

4 L'insidiosité prend aujourd'hui la forme d'un détournement de l'attention publique polarisée sur la question unique des émissions de CO₂, poussée jusqu'à l'absolutisme du modèle des GAFAM désormais affiché comme vertueux car prétendument « neutre en carbone ». Cette aberration est d'une part ridiculement fautive, la notion de neutralité carbone n'ayant aucune valeur scientifique, mais surtout occulte totalement l'immensité de la dette écologique envers les pays du Sud que ces entreprises ne cessent de creuser. Pour l'exemple, l'entreprise internationale Total, bénéficiaire à hauteur de 25 milliards d'euros en 2021 (somme largement reversée en dividendes à ses actionnaires) est en réalité *déficitaire* de 10 milliards d'euros si le coût de son emprunte carbone (équivalente à l'empreinte de toute l'activité française réunie) est répercutée dans son bilan comptable : ce coût occulté est une dette écologique supplémentaire, évidemment au détriment des pays du Sud, le pétrole de Total n'étant pas extrait en France.

masse est estimée 10 à 100 fois plus rapide que la dernière extinction du Crétacé-Tertiaire qui marqua la disparition de l'ensemble des dinosaures.

La composition des mondes

Un retour en arrière sur l'histoire de l'humanité nous enseigne que les formes de domination de l'Homme (ou de tout autre espèce) sur sa propre espèce et sur le reste du monde vivant sont rares et n'ont en tout cas jamais résulté en 300,000 ans d'existence d'Homo Sapiens à l'épisode aussi court qu'intense que nous vivons (l'écocide actuel dure essentiellement depuis 200 ans, et son rythme s'est accéléré drastiquement ces 50 dernières années). Cette remarque est plus fondamentale qu'il n'y paraît : elle va en effet à l'encontre du *déterminisme* auto-destructeur prétendu de l'Homme qui dans l'imaginaire collectif serait « un loup pour l'Homme », déterminisme incidemment relayé dans les best-sellers *Sapiens* d'Harari⁵ et *Effondrement* de Diamond ; elle dénote en réalité une *singularité* des civilisations modernes que le comportement prédateur amène à conquérir les autres peuples et à exploiter le milieu avec agressivité, aveuglement et inhumanité. Nous vivons un siècle sans commune (dé)mesure aux quelques 3000 siècles de notre existence ou aux quelques 3 millions de siècles de vie hors des océans.

Cette singularité temporelle a été récemment résolue par les travaux anthropologiques de Lévi-Strauss et Descola, qu'il est crucial de comprendre afin de former de nouveaux récits pour l'avenir. Suite à une étude ethnographique du peuple Achuar d'Amazonie (proche des indiens Jivaros), Descola établit une cartographie des *ontologies* (c'est-à-dire des *visions du monde*) par les groupes d'êtres humains. Cette classification repose sur le postulat, facilement admis, que les êtres humains se savent doués de *capacités physiques propres* (distinctes de celles des autres vivants) et d'une forme d'*intérieurité subjective* (une conscience). Mais les groupes humains se distinguent radicalement sur la forme d'intérieurité subjective qu'ils allouent aux autres vivants. Spécifiquement, l'humain occidental moderne a une ontologie dite *naturaliste* : il ou elle considère que les autres êtres vivants (animaux comme végétaux), rassemblés de manière indifférenciée sous le terme « Nature », ne sont pas doués d'intérieurité subjective, en somme ne sont pas distincts d'objets animés. Comme le précise Haudricourt dans son court texte *Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui*, cette vision ouvre la porte à l'action condescendante et violente de l'Homme envers un vivant sans volonté, sans capacité de décision, en somme un vivant sans vie : la culture intensive et extensive des plantes au détriment des forêts et de ses habitants, l'assujettissement des animaux domestiqués (à mon sens incorrectement nommé « élevage » tant le caractère *élevateur* de la pratique est questionnable), mais aussi l'esclavagisme par transfert de la qualité de Nature-objet aux populations humaines traditionnelles (considérées « sauvages » et donc indistinguables du vivant sans vie). L'ontologie *animiste* des Achuar (et de nombreux autres peuples premiers) diffère drastiquement du naturalisme : pour eux, les autres êtres vivants possèdent des capacités physiques propres mais une intérieurité subjective identique à celle des humains ; en cela, chaque être vivant *compose son monde* de la même manière qu'Homo Sapiens, ce qui a pour conséquence majeure la possibilité de communication et d'empathie interspécifiques (entre les espèces). Les Achuar ont typiquement une relation consanguine à la fois avec les membres humains familialement proches et avec les végétaux qu'ils consomment : comme le précise Haudricourt, les plantes sont dans ce cas accompagnées dans leur croissance par l'aménagement de leur milieu (à la manière de la permaculture) plutôt qu'au moyen d'actions directes et agressives (densification, intrants et insecticides, arrachage mécanique, piétinement et écrasement). La disparition d'un lac ou d'une forêt n'est pas considérée comme un écocide mais comme l'assassinat d'un proche : ce genre

5 Les théories anthropologiques d'Harari sont aujourd'hui fortement décriées et même considérées « dangereuses » (<https://www.currentaffairs.org/2022/07/the-dangerous-populist-science-of-yuval-noah-harari>).

d'événement déclenche des troubles psychosomatiques si intenses qu'ils induisent des maladies et conduisent parfois jusqu'au décès d'une partie de la population⁶. L'ontologie animiste n'est pas non plus humaniste en cela qu'elle n'érige pas Homo Sapiens en être singulier et supérieur aux autres vivants : l'étude ethnographique de Descola révèle que les Achuar n'utilisent qu'un tiers des « ressources » disponibles dans le milieu, ne cherchent pas à faire croître leur population, ne conservent pas de trace de leur histoire et, par conséquent, ne sont pas incités à faire évoluer leurs techniques et outils. Cette situation dure au moins depuis cinq siècles (date à laquelle les premières rencontres avec la civilisation occidentale a été reportée) de manière visiblement immuable (les choses évoluent cependant rapidement depuis quelques années et le rapprochement de l'industrie minière des habitats des Achuar).

Le « problème » migratoire comme symptôme d'une société malade

Pourquoi évoquer ici le travail de l'anthropologie moderne ? Si nous prenons part à une société humaine intrinsèquement *naturaliste*, de fait fatalement prédatrice, coloniale, structurée autour d'une culture, de tabous et d'un système normatif auto-destructeurs, qu'y pouvons-nous ? Pour revenir à la question des migrations, conséquence nécessaire de ce verrouillage ontologique, nous n'aurions d'autre choix que d'opérer marginalement, comme nous le faisons déjà aujourd'hui, dans les étroits interstices de la sacro-sainte croissance économique et des contraintes environnementales qui atteignent maintenant l'Europe : en secouant les tabous (on parle tout de même de laisser mourir sans rien faire des milliards d'êtres humains !), nous parviendrons vraisemblablement, à grands coups d'épuisement mental, à créer un statut officiel de réfugié·e climatique assurément soumis à des conditions ubuesques d'obtention⁷. En vérité, rien ne changera sur la question migratoire tant que l'ontologie naturaliste occidentale, aujourd'hui devenue mondiale, perdurera. C'est à ce niveau foncièrement systémique que l'espoir est tout à fait permis. Tout d'abord, force est de constater que la part de la population mondiale qui octroie une *conscience* à d'autres animaux, même de manière maladroitement car toujours condescendante mais néanmoins empathique, augmente, comme en témoigne le nombre croissant de végétarien·nes et végétalien·nes. Dans la classification descolienne, ce comportement sort effectivement l'humain d'une construction *naturaliste* du milieu vers une vision *analogiste*, c'est-à-dire une représentation du monde dans laquelle certains êtres vivants auraient des attributs (physiques ou intérieurs) similaires aux nôtres, tout en restant discontinûment distincts, ce qui en particulier ne permet pas le dialogue et laisse la possibilité d'une position hiérarchique des espèces entre elles (la vie de l'humain reste supérieure à celle du chamois). C'est néanmoins un premier pas de prise de recul vis-à-vis de l'absolutisme naturaliste qui noie l'ensemble du vivant, humains exclus, dans la masse indifférenciée du *grand supermarché* de l'humanité. Ensuite, et c'est sûrement là le point central de mon argumentaire, les avancées scientifiques récentes assurent que, d'une part une grande partie des mammifères sont effectivement doués de conscience et de sensibilités en tout point comparables aux nôtres⁸, mais qu'il en va vraisemblablement de même du monde végétal : Peter Wohlleben nous explique en effet dans *La vie secrète des arbres* qu'il est établi que les arbres communiquent entre eux au moyen de messages aériens et racinaires (par le biais symbiotique d'une toile gigantesque de mycélium) et que la structure fonctionnelle des molécules échangées est similaire aux neurotransmetteurs des cerveaux mammaliens. Ces récentes découvertes suggèrent que non seulement les animaux mais aussi les

6 La même douleur est relevée par Geoffroy Delorme dans *L'Homme-chevreuil* chez les chevreuils qui, suite aux coupes à blanc de leur territoire, se laissent mourir.

7 Comme le rappelle Daniel Delpeuch, membre de la Cimade (association de soutien actif aux migrants), un tel statut n'existe pas aujourd'hui, seul le cadre étriqué du refuge politique offrant une possibilité de migration légale.

8 Dans ce contexte, l'émouvante histoire de la vache Clarabella qui a dissimulé plusieurs jours son nouveau-né pour éviter qu'il lui soit arraché prend tout son sens (<https://www.aupaysdesanimaux.com/vache-cache-son-nouveau-ne/>).

végétaux seraient doués d'une intériorité subjective, ce qui pourrait expliquer notamment pourquoi la forêt maintient en vie les souches de vieux arbres effondrés dont la *sagesse* (l'ensemble des savoirs séculaires accumulés) perdurerait, telle une bibliothèque d'Alexandrie à ciel ouvert à disposition de la communauté végétale. Dans *Manières d'être vivant*, le philosophe Baptiste Morizot va plus loin en retranscrivant au moyen d'une écriture profondément immersive son expérience, menée au sein d'espaces naturels protégés, d'observation des interactions entre loups, patous, brebis, bergers et militant·es de la protection des loups. Morizot rapporte une richesse de liens et une véritable organisation *géopolitique* interspécifique du milieu partagé entre loups, patous, brebis, liens devenus majoritairement incompréhensibles aux humains modernes détachés du milieu naturel⁹. Il en va de même de la magnifique histoire de Geoffroy Delorme, qui a vécu sept ans auprès des chevreuils dans une forêt normande et qui partage dans son livre *L'homme-chevreuil* l'intelligence émotionnelle et collective des cervidés avec qui, à l'opposé de Morizot, Delorme est parvenu à établir des échanges (verbaux et non verbaux) durables. Autre fait démontré cette fois par la psychologie sociale et cognitive, avant d'acquérir la parole et donc d'accéder au formatage normatif culturel, les enfants (humains) confèrent une intériorité subjective aux autres animaux et même aux objets¹⁰. Ce comportement est typiquement analogiste, et même possiblement animiste. Les récits immersifs d'humains sortis durablement de la société moderne, telle l'histoire de Geoffroy Delorme, témoignent également du haut niveau d'adaptation hédonique d'Homo Sapiens aux conditions de vie dans le milieu naturel, et de sa capacité de relation aux autres vivants.

Repenser l'être-au-monde

Il vient de l'ensemble de ces travaux des sciences humaines et sociales, accompagnés des résultats ethnographiques souvent empiriques, qu'en l'absence d'un système normatif contradictoire (culture, croyances), l'être humain est spontanément analogiste, voire animiste. Après deux siècles de dérive naturaliste, renforcée par une culture consumériste et fétichiste de l'argent¹¹, on constate aujourd'hui un retour marqué à l'analogisme, fortement impulsé par l'enclenchement de l'effondrement planétaire et des dépassements qui en résultent : à la fois une prise de conscience de la souffrance physique et psychologique animale, mais également un retour émotionnel par le biais de la solastalgie¹² ressentie face à la disparition irréversible des écosystèmes. À travers le prisme des formes variées de compositions des mondes, la question des migrations se pose dès lors en termes de lien sensible entre l'humain et les autres humains, qui passe, en suivant la logique de Haudricourt, par le lien entre l'humain et le reste du vivant, qui prend lui-même sa source, selon Descola, dans l'identité de l'humain comme partie indéfectible, nourrie par et nourricière du milieu : en somme une vision de l'humain comme d'*un nœud de la toile des interdépendances du vivant*. Affronter l'enjeu des mouvements migratoires n'est pas un combat isolé du combat de transformation du récit aujourd'hui intenable de l'habiter et de l'être-au-monde. Il ne s'agit plus de s'épuiser à défendre l'adoption de mesures politiques au mieux marginales, mais bien souvent cosmétiques, qui maintiennent avant tout un statu-quo mortifère et en réalité assassin. L'agenda politique doit rapidement devenir un agenda géopolitique d'*amour et rage*¹³, un travail

9 Les loups traversent parfois les troupeaux de brebis dans le désintérêt complet des brebis et patous. Loups et patous jouent parfois ensemble. D'autres fois, les loups s'opposent aux patous. Rarement et sans raison apparente, un loup attaque et décime une partie du troupeau (ceci dit, dans le monde des humains, ces actes gratuits sont devenus monnaie courante et ne surprennent plus personne).

10 Les expériences consistent à vérifier si les enfants supposent que les entités physiques de leur milieu sont douées d'intentions et ont donc un impact sur l'issue de l'expérience.

11 Argent qui, faut-il le rappeler, en dépit du postulat de « soutenabilité faible » qui forme la base ubuesque de l'économie néo-classique suivie par l'écrasante majorité des gouvernements mondiaux, ne se mange pas...

12 La solastalgie est une forme exacerbée de nostalgie (une souffrance psychologique) ressentie lors de la disparition à jamais d'un écosystème familier (les paysages de notre enfance, un lac asséché, une forêt rasée et bétonnée, etc.).

13 J'emprunte ici le slogan d'Extinction Rébellion.

écopsychologique actif et engagé de reconnexion de l'humanité au vivant, une fermeture des activités économiques prédatrices qui assèchent, fracturent, exploitent, déshumanisent. En définitive, régler la question migratoire, c'est acter la fermeture du grand supermarché du monde dont les murs s'effondrent depuis trop longtemps sur tous ces précaires caissiers et caissières déjà mort·es-à-l'intérieur.¹⁴

14 Ce mouvement de « fermeture » est déjà en marche, et formalisé dans l'ouvrage *Héritage et fermeture* dans lequel les auteurs catégorisent les voies et priorités de démantèlement, destauration (c'est-à-dire l'arrêt du développement) et décommissionnement des technologies et structures dites « zombies » (car actives aujourd'hui mais insoutenables et donc effectivement 'mortes', tel l'internet-des-objets, la 5G ou la voiture électrique, autant de technologies qui s'arrêteront sous peu du fait de la déplétion des métaux et de l'imminence du pic pétrolier) au profit des technologies « vivantes » (renouvelables et soutenables, même dans un écosystème fortement dégradé).